

mais encore de suivre pas à pas la marche de la presse périodique, c'est presque dire la marche des idées. Chaque journal un peu important a sa notice historique, et des citations habilement choisies en font connaître l'esprit. Rien de curieux comme ces citations, échos de la voix publique, surtout aux époques d'effervescence, et l'on imaginerait difficilement une lecture plus piquante.

Au point de vue historique, les journaux ont une valeur sur laquelle tout le monde est d'accord aujourd'hui. Ce sont les pièces les plus précieuses, les plus authentiques de l'esprit national, les meilleurs parmi les instruments de l'histoire d'une époque, sous quelque face qu'on la veuille étudier; nulle part ailleurs on ne saurait trouver des renseignements plus nombreux, et, dans leur ensemble, plus sûrs; c'est seulement en interrogeant ces éloquentes témoins des événements, auxquels ils ont presque toujours été intimement mêlés, en les confrontant, en les contrôlant les uns par les autres, qu'on peut arriver à la vérité. Mais, faute d'un guide, il avait été jusqu'ici très-difficile, pour ne pas dire impossible, de pénétrer dans ce dédale de publications, qui, à certains moments, se croisent, se mêlent, s'enchevêtrent, changeant chaque jour de forme et de nom, de façon à dérouter le plus clairvoyant. C'est ce guide, et, en quelque sorte, ce fil conducteur, que la *Bibliographie de la presse* est venue mettre dans la main du travailleur.

M. Hatin a fait précéder la *Bibliographie de la presse française d'un Essai historique et statistique sur la naissance et les progrès de la presse périodique dans les deux mondes*. C'est un chapitre des plus curieux, mais qui aura mieux sa place à l'article JOURNAL. Nous nous bornerons ici à en extraire quelques chiffres, qui en sont comme le résumé. En 1846, d'après Balbi, il se publiait, dans tout l'univers, environ 3.000 journaux; le nombre s'en serait, depuis quarante ans, plus que quadruplé; ils dépasseraient aujourd'hui 12.000. M. Hatin estime qu'il en paraît chaque jour plus de 3.000, versant toutes les vingt-quatre heures sur le globe quelque chose comme 5 à 6 millions de feuilles. « Que de fatras, sans doute! ajoute l'historien de la presse; mais aussi quel remuement d'idées! quelles semences! et quelle récolte on en doit attendre! »

En résumé, un beau et bon livre, digne de cette maison des Didot, à laquelle on en doit déjà tant d'excellents.

Ne terminons pas cette analyse sans adresser quelques mots d'encouragement, disons mieux, de remerciement, au savant et infatigable auteur qui a déjà publié sur le même sujet deux ouvrages très-estimables : *l'Histoire de la Presse* et les *Gazettes de Hollande*. M. Hatin marche à la tête de cette courageuse phalange de monographes, qui n'attaquent l'histoire que d'un seul côté, qui ne fouillent qu'une parcelle du vaste champ des connaissances humaines, mais qui pénètrent jusque dans ses entrailles et en tirent une riche et précieuse récolte.

BIBLIOGRAPHIQUE adj. (bi-bli-o-gra-fi-ke — rad. *bibliographie*). Qui appartient, qui a rapport à la bibliographie : Notice BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOGRAPHIQUEMENT adv. (bi-bli-o-gra-fi-ke-man — rad. *bibliographie*). D'après les règles de la bibliographie; selon l'ordre bibliographique : *Un catalogue rédigé BIBLIOGRAPHIQUEMENT*.

BIBLIOLITHE s. m. (bi-bli-o-li-te — du gr. *biblion*, livre; *lithos*, pierre). Miner. Nom que l'on donnait autrefois à des schistes formés de lamelles superposées comme les feuillets d'un livre, et aussi à des pierres qui portaient des empreintes de végétaux.

BIBLIOLOGIE s. f. (bi-bli-o-lo-ji — du gr. *biblion*, livre; *logos*, discours). Partie théorique de la bibliographie, celle qui traite des règles, des termes de cette science, et qui lui sert de préliminaire.

BIBLIOLOGIQUE adj. (bi-bli-o-lo-ji-ke — rad. *bibliologie*). Qui a rapport à la bibliologie.

BIBLIOLOGUE s. m. (bi-bli-o-lo-ghe — rad. *bibliologie*). Celui qui est versé dans la connaissance de la bibliologie.

BIBLIOMANCIE s. f. (bi-bli-o-man-si — du gr. *biblion*, livre; *manteia*, divination). Divination qui se pratiquait en ouvrant au hasard la Bible ou tout autre livre, et en tirant, du passage sur lequel on était tombé, des conclusions pour l'avenir.

— **Encycl.** La *bibliomancie*, qui était si populaire dans l'antiquité grecque et romaine, jouit encore d'une grande faveur dans l'Orient musulman, et particulièrement en Perse. L'opération y porte le nom d'*istikhar*, ou mieux *istikharé*, mot arabe, qui signifie littéralement *action de consulter le sort, de prendre un augure*. Cette opération consiste à enfoncer une épingle d'or dans un livre fermé, et à déterminer, d'après le sens du passage, le pronostic fâcheux ou favorable qu'il indique. Les ouvrages choisis pour cette pratique superstitieuse sont ordinairement, chez les Persans, le *divan* ou recueil complet des œuvres d'un poète célèbre, tel que Hafiz. On sait que, chez les Romains, c'était principalement l'*Énéide* de Virgile qui jouissait de cet honneur, considéré comme une grande marque de popula-

rité. Le poète Hafiz se prête très-facilement à ce genre d'interprétation, à cause de la nature mystique de sa poésie, et de la commodité qu'on a à isoler les vers de ses *ghazels*, en leur prêtant des sens plus ou moins appropriés à la question qu'on pose. Djelaled-din Roumi, un autre poète persan également très-célèbre, partage souvent avec Hafiz le privilège de voir son *Mesnevi*, poème *soufi*, servir aussi à l'*istikharé*. On tire encore un pronostic, ou, comme disent les Arabes, un *fal*, en faisant usage du Coran, bien que cette habitude soit condamnée par quelques rigoristes comme illégale et impie, surtout lorsqu'on pose des questions sur les principes fondamentaux de l'islamisme. On comprend, en effet, en admettant que le livre saint doive répondre à toute demande, ce qu'aucun musulman ne peut mettre en doute, combien il serait facile de constituer le Coran et son auteur Mahomet en contradiction avec lui-même à l'aide de questions insidieuses et sacrilèges. Quand un musulman moins scrupuleux se sert du Coran pour pratiquer l'*istikharé*, il commence par procéder aux ablutions légales, puis il ouvre le volume au hasard, lit la septième ligne du feuillet droit, puis la septième ligne de la septième page en avant et en arrière; c'est la combinaison de ces trois lignes qui doit lui donner la connaissance de l'avenir, la réponse à la question qu'il a faite. Toutes les fois que la septième ligne concorde avec la phrase sacramentelle qui commence chaque *sourate* ou chapitre : *Bismil'lahi er-rahmani er-rahman*, Au nom du Dieu élément, miséricordieux, le sort est considéré *ipso facto* comme favorable. Quand on tombe sur un autre passage, on s'efforce de déterminer le sens, quand il est trop obscur, on s'attachant à l'interprétation étymologique ou exégétique d'un mot. Les Persans, qui en agissent beaucoup plus à leur aise avec les prescriptions de l'islamisme que les autres nations musulmanes, et qui n'ont pas craint d'imprimer le texte sacré du Coran, ce que ne se sont pas permis les Arabes, ont même fait entrer l'habitude de l'*istikharé* dans la vie pratique, en introduisant dans leur édition du Coran certaines dispositions destinées à en faciliter l'application à l'usage du *fal*. Ainsi, nous avons eu entre les mains un exemplaire du Coran, lithographié à Téhéran, et dont chaque page était surmontée d'un des trois mots suivants : *khoub*, *bad*, *meyan*, bon, mauvais, neutre. L'opération de l'*istikharé* était ainsi rendue beaucoup plus aisée et plus rapide.

BIBLIOMANCIEN s. m. (bi-bli-o-man-si-an — rad. *bibliomancie*). Celui qui pratiquait la bibliomancie.

BIBLIOMANE s. m. (bi-bli-o-ma-ne — du gr. *biblion*, livre; *mania*, folie). Celui qui a la manie des livres, qui recherche avec une sorte de passion les livres rares et précieux : *On pourrait distinguer plusieurs espèces de BIBLIOMANES : les exclusifs, les fantasques, les envieux, les vaniteux et les thésauroisiers.* (P. Lacroix.)

BIBLIOMANIAQUE adj. (bi-bli-o-ma-ni-a-ke — rad. *bibliomancie*). Qui tient de la bibliomancie : *passion BIBLIOMANIAQUE. Avez-vous cru que la fureur BIBLIOMANIAQUE put aller jusque-là?* (P.-L. Courier.)

BIBLIOMANIE s. f. (bi-bli-o-ma-ni — rad. *bibliomancie*). Manie, passion du bibliomane : *Etre possédé de la BIBLIOMANIE. La BIBLIOMANIE la plus relevée et la plus auguste n'est pas exempte de folie.* (P. Lacroix.)

— **Encycl.** La *bibliomanie* est la passion d'acquiescer et de posséder des livres, non pour les lire ou pour les procurer à ceux qui veulent les lire, mais pour la vaine gloire de les posséder. La plupart des bibliomanes recherchent surtout les livres rares; mais il y a parmi eux beaucoup de variétés : il y a ceux qui ne veulent que des volumes d'un certain genre, ou non coupés, ou imprimés en italiques, ou en gothiques, et qui font des collections de telle ou telle catégorie, s'attachant plus au titre des ouvrages qu'à leur contenu; et il y a ceux à qui tous les livres vont, par cela seul que ce sont des livres. Nous ne parlons pas de ceux qui attachent un prix infini aux *bonnes éditions*. Tantôt on voit le bibliomane se passionner pour les almanachs et faire une *razzia* de tous les liegeois, simples, doubles ou triples, qui remplissent les boîtes des bouquinistes; tantôt il collectionne les Bibles, et il fait alors concurrence à ce prince allemand qui en possédait huit mille et cherchait partout les deux mille qui lui manquaient pour compléter sa collection. Un Anglais avait trois cent soixante-cinq éditions des œuvres d'Horace; et enfin G. Peignot cite ce fou, qui avait conçu une passion extrême pour tous les livres d'astronomie, bien qu'il ne sût pas un mot de cette science, et qui les achetait à tout prix et les enfermait dans une cassette, pour ne plus leur laisser voir le jour. Diderot a dit du bibliomane : « Il a des livres pour les avoir, pour en repaître sa vue; toute sa science se borne à connaître s'ils sont de la bonne édition, s'ils sont bien reliés; pour les choses qu'ils contiennent, c'est un mystère auquel il ne prétend pas être initié; cela est bon pour ceux qui auront du temps à perdre. » Le trait est mordant, mais écoutez La Bruyère, et voyons le portrait qu'il a tracé du bibliomane : « Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse, d'une odeur de ma-

roquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ramener, qu'ils sont tous dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs les uns après les autres, dire que sa galerie est remplie de quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance et ne veux non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque. »

La *bibliomanie* devient quelquefois une véritable folie : témoin ce marquis de Chabre, qui mourut de chagrin, dit-on, parce qu'il n'avait pu mettre la main sur une Bible imaginaire dont il s'était lui-même créé le type. C'est une folie moins tragique qui conduit certains bibliomanes à appeler la *bonne édition* celle qui se reconnaît aux fautes qui s'y trouvent, signalées par les manuels bibliographiques. C'est un de ces bibliomanes qui a donné à Pons de Verdun l'idée de cette épigramme si connue :

C'est ellé ! Dieu ! que je suis aisé !
Oui, c'est la bonne édition.
Voilà bien, pages neut et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaïse.

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas; du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvénients auxquels les plus honnêtes gens sont exposés, mais dont le premier est bien plus commun que l'autre. M. Boulard avait été un bibliophile délicat, difficile, avant d'accumuler dans six maisons à six étages sept à huit cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait aussi pu prendre de loin pour des *tumuli* gaulois. C'étaient, en effet, de véritables bibliothèques (tombeaux de livres). « Je me souviens, disait à ce sujet Charles Nodier, dans une de ses causeries, que, voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés, et dont la prudente science de M. Lebas n'avait pas assuré l'aplomb, je m'informai curieusement d'un livre unique, dont ma respectueuse amitié s'était empressée de lui céder la possession dans une vente célèbre. M. Boulard me regarda fixement, avec cet air de bonhomie gracieuse et spirituelle qui lui était particulier; et, frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là. » Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille infolio, mais ce calcul me fit négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes, ébranlées dans leur équilibre incertain par le bout de la canne de M. Boulard, se balançaient sur leur base d'une manière menaçante, et leur sonnet vibra longtemps, comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des claches, ou aux assauts de la tempête. J'entraînai M. Boulard, et je m'enfuis, avant qu'Ossa fût tombé sur Pélion, ou Pélion sur Ossa. Aujourd'hui même, quand je pense que les *Bollandistes* ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. Ce serait abuser des mots que d'appeler bibliothèques ces épuisantes montagnes de livres qu'on ne peut attaquer qu'avec la sape, et soutenir qu'avec l'étauçon. »

Un journal anglais publia, il y a quelques années, une critique assez spirituelle des bibliophiles et des bibliomanes; nous allons en citer un passage. C'est un père qui donne des conseils à son fils, et qui lui indique le moyen de devenir savant avec des livres. « Vous avez vu, sans doute, mon fils, les annonces de ces nouveaux et respectables docteurs qui guérissent toutes les maladies par l'odorit. Avec eux, plus de potions, plus de médecines nauséabondes; ces nouveaux docteurs ne demandent plus aucune indication à l'ibis, cet oiseau merveilleux auquel, si l'histoire dit vrai, Esculape emprunta une de ses plus salutaires prescriptions. Avec eux, il suffit que le malade ait un nez, pour qu'ils répondent de sa guérison. C'est de la même manière, c'est par un procédé tout à fait analogue, que la plupart de nos savants ont acquis la science qui les distingue, par le simple odorat : ils flairaient les volumes, rien de plus. Vous prenez un livre, vous l'approchez de votre nez, vous aspirez vivement, et aussitôt tout ce qu'il contient, histoire, politique, poésie, polémique religieuse et morale, tout ce qu'il contient, dis-je, s'échappe en molécules invisibles, et va se loger dans votre cerveau. Une aussi agréable méthode d'enseignement n'est pas à dédaigner, tout le monde en conviendra. S'il en était autrement, et s'il fallait étudier pour savoir, croyez-vous donc, mon cher enfant, que tant de gens eussent une bibliothèque? Pensez-vous que les trois quarts de ces gens achètent des livres pour les lire? Pas du tout : il leur suffit d'avoir sur leurs tablettes un certain nombre de volumes; de ces volumes réunis se dégage un parfum d'érudition et d'esprit, qui pénètre peu à peu le cerveau de leur propriétaire, et lui donne la science sans peine et en

quelque sorte malgré lui. S'il en était autrement, pensez-vous que tant d'âmes à deux pieds voulaissent dépenser tant d'argent pour de magnifiques reliures? Non, mon ami, ils assemblent des livres et ils acquièrent la science, de la même manière qu'ils prennent le frais, en passant d'un appartement à l'autre. Je vous en ai dit assez, mon fils, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter à ces conseils la liste des ouvrages que vous aurez à vous procurer; je vous engagerai seulement, comme dernier avis, et dans l'intérêt de votre bourse, à emprunter le plus de livres que vous pourrez, en ayant soin de choisir les plus beaux, car les plus beaux sont évidemment les plus utiles; et, une fois en possession de ces beaux volumes, vous aurez soin de les garder sans les rendre, pour rester ainsi complètement maître de toutes les belles choses qu'ils contiennent. »

Nous allons terminer cet article par quelques anecdotes; elles trouvent à cette page si naturellement leur place, que ce serait désespérer de l'humour du *Grand Dictionnaire*, s'il avait la barbarie d'en sevrer le lecteur curieux.

— **Anecdotes.** Un bibliomane anglais imagina de faire relier un de ses livres en peau humaine, ce qui lui procura l'inappréciable avantage de posséder un exemplaire unique, au moins par la façon dont il était relié.

Falconnet, le célèbre médecin, avait une singulière manière de composer sa bibliothèque, qui aurait fait se hérisser d'horreur la perrière d'un *bibliomane*. Quand il achetait un ouvrage, fût-il en douze volumes, s'il n'y trouvait que six pages de bonnes, il conservait précieusement les six pages et jetait tout le reste au feu.

Un financier, qui ne connaissait que l'arithmétique, avait fait dresser dans son cabinet une magnifique bibliothèque, où la sculpture et la dorure n'étaient point épargnées. Il ne s'agissait plus que de la peupler. Il acheta toute une édition in-4° d'un ouvrage que l'éditeur n'avait pu débiter. Il la paya à tant la toise; le marchand avait été ainsi convenu; mais quand ce fut l'heure de l'emmenagement, un grave inconvénient surgit : aucun volume ne pouvait entrer dans la bibliothèque. Les ouvriers se disposaient à espacer davantage les tablettes, quand le financier survenant : « Qu'on ne touche à rien, dit-il, cela gâterait mes sculptures. — Comment faire alors? — Parbleu! vous voilà bien embarrassés : il n'y a qu'à faire rogner les volumes. »

Un bibliomane anglais, fort riche, possédait un petit volume très-rare, le seul (notre homme le pensait ainsi) qui restât de l'édition. Tout à coup il apprend qu'un exemplaire semblable existe à Paris. Il bourne son portefeuille de billets de banque, traverse la Manche et arrive chez son rival. Après les compliments d'usage : « Monsieur, lui dit-il, vous possédez un exemplaire de tel ouvrage? — Oui, monsieur; il est là dans ma bibliothèque; le voici. » Notre bibliomane le palpe, l'examine, reconnaît son identité et en offre 1.000 fr. « C'est probablement plus qu'il ne vaut; mais je ne fais pas commerce de livres, et mon intention est de garder celui-ci. — Monsieur, 5.000 fr. — Je suis vraiment confus, mais... — 10.000 fr. — Je vous répète, monsieur... — 15.000 fr. — Monsieur... — 20.000 fr. — Devant une telle insistance, il y aurait de l'impolitesse à refuser; le livre est à vous. » L'Anglais triomphait; il sort de son portefeuille vingt bank-notes de 1.000 fr., qu'il donne en échange du précieux bouquin. Tout ce petit débat avait eu lieu autour du foyer. Notre bibliomane examine l'exemplaire de nouveau; puis, avec une satisfaction qu'il faut renoncer à décrire, il le jette au feu. Le vendeur croit qu'il a affaire à un fou, et se précipite pour retirer le volume. « Monsieur, lui dit alors l'Anglais en l'arrêtant, moi aussi je possède un exemplaire de cet ouvrage, et j'avais cru jusqu'ici qu'il était unique; je me trompais; maintenant j'en suis certain; je vous en adresse mes sincères remerciements. »

Un officier, nouveau bibliomane, Aidé d'un catalogue et bien clair et bien net, A son curé montrait un cabinet, Et jouait le savant près de l'homme à soutane; Quand le bon prêtre observa, par hasard, Qu'il lui manquait un livre utile au militaire, Les *Commentaires* de César. Quoi! dit l'officier en colère, Me prenez-vous pour un busard? Je lis bien, moi, sans commentaire.

Certain bibliomane, ignorant personnage, Se piquant d'être connaisseur, Demandait à Panckoucke un magnifique ouvrage En lui laissant le choix du livre et de l'auteur. — Parbleu! s'écria le libraire, Que ne parliez-vous donc plus tôt? J'avais ce matin votre affaire; C'était le plus bel exemplaire Du Télémaque de Didot. — De Didot? Télémaque! — Eh oui! chacun l'admire. — Je le connais, il a du bon : Mais tenez, vous avez beau dire, J'aimerais toujours mieux celui de Fénelon.

BIBLIOMAPPE s. m. (bi-bli-o-ma-pe — du